



Isabelle Milbert et Yvonne Preiswerk (dir.)

Femmes, villes et environnement

Graduate Institute Publications

La maison des autres, « A casa dos outros » : L'emploi domestique à Recife, Nordeste du Brésil

Marie Anderfuhren

DOI : 10.4000/books.iheid.5607
Éditeur : Graduate Institute Publications
Lieu d'édition : Graduate Institute Publications
Année d'édition : 1995
Date de mise en ligne : 5 juillet 2016
Collection : Genre et développement. Rencontres
ISBN électronique : 9782940503728



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

ANDERFUHREN, Marie. *La maison des autres, « A casa dos outros » : L'emploi domestique à Recife, Nordeste du Brésil* In : *Femmes, villes et environnement* [en ligne]. Genève : Graduate Institute Publications, 1995 (généré le 26 avril 2019). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/iheid/5607>>. ISBN : 9782940503728. DOI : 10.4000/books.iheid.5607.

LA MAISON DES AUTRES, «A CASA DOS OUTROS»: L'EMPLOI DOMESTIQUE A RECIFE, NORDESTE DU BRESIL

Marie ANDERFUHREN

Généralités

L'emploi domestique est la première occupation féminine rémunérée des zones urbaines du Brésil, puisqu'elle occupe grosso modo pas moins de 24% des femmes actives. Or l'insertion de ces femmes dans la vie active et dans la vie urbaine est assez particulière, puisqu'une grande partie commence cette vie en habitant sur le lieu de travail, comme elles le disent «dans la maison des autres». Pour les migrantes venues en ville en vue d'obtenir un emploi (la moitié des migrantes que nous avons interrogées, les autres, toute jeunes, migrant avec leur famille), le fait de résider dans la maison des patrons est un *passage obligé*. Le texte qui suit traite de ces femmes migrantes qui sont venues en ville en quête d'emploi.

Autres modes de consommation

L'approche de l'environnement urbain et du travail est donc particulière, puisqu'elle se fait en entrant dans l'intimité d'une classe sociale différente, aux *modes de consommation* foncièrement différents, modes de consommation que l'employée domestique devra «gérer», mais auxquels elle n'aura pas pleinement accès. Nous verrons tout d'abord ce que signifie cette gestion particulière de la consommation des autres, et lorsqu'il n'y a pas gestion, cette inévitable confrontation ou du moins ce saut dans un mode de vie nouveau. Elle nous semble caractéristique de cette migration féminine et la différencie de la masculine, où cette confrontation bien que brutale n'est pas aussi immédiate.

Les alliances

Ce n'est pas seulement la question de l'inévitable confrontation quotidienne à des modes de consommation autres que les siens qui fait la différence entre une migration masculine et une migration en vue de trouver un emploi domestique, mais c'est également la proximité de *personnes alliées ayant de l'influence* qui permettent, voire permettront, au moment venu, de faire le pas de vivre dans sa propre maison. Même lorsque le mari fournit la maison, l'appui d'une patronne est recherché. La recherche souvent frustrée de la *bonne patronne* n'est pas étrangère à ce besoin de trouver des appuis indispensables pour son insertion en ville, hors de la maison des patronnes.

La construction de liens avec des patronnes et leurs familles est parfois analysée par les employées domestiques comme de véritables calculs, un mode d'échange, un moyen d'obtenir des avantages. Ce n'est pas toujours le cas loin s'en faut. La mise en place d'attitudes devant ultérieurement permettre d'obtenir une amélioration de son sort signifie que l'on a déjà fait le pas qui consiste à penser que l'on mérite mieux, que l'on sort en quelque sorte de sa propre stigmatisation. Or la stigmatisation dont fait l'objet l'emploi domestique est d'autant plus forte qu'elle est souvent partagée par les principales intéressées.

La chambre de bonne

Cette recherche d'un lieu d'habitation propre est une constante du discours de l'employée domestique, même pour celles qui font le calcul de ce qu'elles perdront en termes de confort et de revenus non monétaires si elles vivent hors du lieu de travail. Mais cette constante du discours ne signifie pas pour autant que toutes les pratiques se dirigent vers l'obtention d'un logement autonome ; car dire que l'on est dans une situation frustrante et insatisfaisante ne signifie pas que l'on mobilisera des énergies pour pouvoir sortir de cette situation. Encore faut-il croire que l'on peut en sortir, c'est-à-dire, entre autres, se penser comme individu, comme genre et comme catégorie sociale, digne et capable d'accéder à une condition meilleure que celle de domestique résidente. Sans entrer dans les détails, on peut avancer que la construction de stratégies est autant liée aux conditions objectives d'accès à des emplois meilleurs – voire à d'autres situations de vie – qu'à la construction quotidienne de son identité. Comme le montre de manière éloquente une enquête menée à Recife sur la chambre de bonne, le lieu où résidera cette bonne est à l'image de la relation sociale qui caractérise l'emploi domestique. Ce qui marque l'emploi domestique c'est l'invisibilité. La chambre est toujours un lieu d'isolement par rapport aux autres habitants. Il est exigü, il sert souvent à la fois de chambre et de dépôt. Il peut même être réversible : chambre à coucher la nuit, chambre à tout faire le jour. A l'image de l'employée domestique elle-même dans la famille, il est préférable que sa chambre ne prenne aucune place dans l'habitation, car il y a toujours le risque, plus fantasmé que réel, que l'employée se mette à confondre les rôles (crainte souvent mentionnée par les patronnes que nous avons interrogées).

Gestion et exécution

Confondre les rôles c'est croire que l'exécution répétitive autorise à prendre des initiatives plus larges que ce qui est strictement autorisé par la patronne : changer les meubles, faire des achats inconsidérés, avoir un avis ferme sur l'éducation à donner aux enfants ; ce que craint la famille employeuse c'est que l'employée se prenne pour la patronne, car, quelle que soit l'autonomie laissée à l'employée pour l'exécution des tâches, l'initiative et la responsabilité finales incombent à la patronne. Lors de garde d'enfants la délimitation des rôles est étonnamment fixe, si l'on songe à la charge affective que comprend nécessairement ce travail : il n'y a pas de confusion entre la bonne et la mère, il ne doit pas y en avoir.

L'employée domestique, quand elle arrive dans son premier travail, est souvent utilisée comme gardienne d'enfants ; bien que, aujourd'hui, on retrouve de plus en plus de très jeunes filles faisant tout, une bonne partie de la classe moyenne ne pouvant plus se permettre d'avoir plusieurs employées.¹ Ce n'est que petit à petit qu'une employée pourra se voir confier de plus en plus de tâches de la maison, cuisine incluse, des tâches telles que les paiements à la banque, les achats, etc. Cet état de faits, même s'il est relaté comme la preuve par excellence de la confiance et de la réussite, est rare. Plus nombreux sont les cas où la responsabilité de la gestion du ménage demeure entièrement du ressort de la patronne, quelque libérale qu'elle soit.

1. La paupérisation de la classe moyenne entraîne le double phénomène de l'apparition de bonnes à tout faire là où il y avait cuisinière, gardienne d'enfants, femmes de ménage, etc., et paradoxalement une spécialisation (assez lente dans le Nordeste) : on voit apparaître des lavandières dans des ménages où l'épouse s'est mise à faire elle-même la cuisine à la place d'une cuisinière que l'on ne pouvait plus payer, ainsi que les nettoyages quotidiens, mais où une tâche reste confiée à une employée domestique spécialisée.

Etre bonne d'enfants signifie que l'on n'a pas directement à gérer le ménage, l'utilisation de la nourriture et des produits de lessive. De toute manière, les migrantes apprendront tout de leur patronne. Rien de ce qu'elles savaient faire auparavant ne semble adéquat; du moins le ressentent-elles ainsi. La question est de savoir ce qui provoque cette dévalorisation systématique de ce qui précède l'emploi domestique, alors même que l'emploi domestique lui-même est très mal vu. Nous pensons, quant à nous, que c'est un des multiples mécanismes mis en place pour entrer dans le monde urbain, pour supporter le choc, pour finalement essayer d'en tirer profit. Voyons de plus près quel en est le fonctionnement.

L'avant-migration dévalorisée

La vie avant la migration est dévalorisée. Il n'y a pas lieu ici d'entrer dans une description des différentes manières dont est établi le contact avec la première employeuse et par conséquent logeuse. En revanche, il convient de relever que, alors même que l'emploi domestique est l'objet d'une stigmatisation, et pas des moindres, la vie avant la migration est également dévalorisée. La construction d'une identité de femme urbaine doit probablement passer par cette dévalorisation; d'autre part un passé très dur, lorsqu'il est reconnu comme tel, permet de supporter un présent qui paraît, en comparaison, plus acceptable.

Cette dévalorisation se manifeste de différentes manières:

– Tout d'abord il est très courant chez les employées domestiques migrantes (relativement peu nombreuses à passer par une petite ville avant l'arrivée à Recife) de juger qu'à leur arrivée en ville, elles n'étaient que des *bobas do Interior*, des Bécassine de la province ou de la campagne. On explique ainsi à la fois la raison pour laquelle on a été exploitée sans pouvoir réagir, et pourquoi on s'est sentie perdue en ville. Certains entretiens s'attardent passablement sur cet aspect, tout de même compliqué à gérer, surtout lorsqu'on est analphabète. Mais la dévalorisation de ce que l'on était permet de mesurer le chemin que l'on a parcouru. On peut dire que la ville rend experte, «actualisée» comme elles se plaisent à dire. Experte dans toutes sortes de domaines dans ses rapports de travail, dans sa capacité de lier des amitiés utiles, dans la manière de s'y prendre avec les hommes, etc.

– Ensuite cette *dévalorisation* se manifeste par la place que les migrantes accordent à leur famille, à leur mère en particulier dans l'apprentissage des tâches ménagères. Non seulement la majorité dit avoir tout appris de la ou des premières patronnes (ce qui n'est pas le cas pour les employées domestiques nées en ville qui, beaucoup plus souvent, disent avoir acquis un savoir-faire au travers de leur mère), mais encore elles font extrêmement peu de cas de leur premier apprentissage du travail, alors que la description de ce travail, celui des champs la plupart du temps, montre à quel point il est rude.

«Chez ma mère, je travaillais mille fois plus que chez ma patronne» est un commentaire fréquent. Il fait partie intégrante de cette *valorisation de l'urbain*, assez paradoxale si l'on songe qu'en même temps les domestiques sont à peine mieux que des «videuses de pots de chambre», des *piniqeuiras*.

Les entretiens révèlent toutes sortes de détails sur ces premiers pas, pour le moins gauches, dans le travail domestique. Ils sont corroborés par les récits des patronnes, qui, même lorsqu'elles préfèrent des jeunes filles de l'intérieur, plus malléables, ayant la réputation d'être plus honnêtes et dont les réseaux permettant leur contrôle sont parfois sophistiqués, ne manquent pas de relever leur inadaptation à la modernité, aux électroménagers, aux repas urbains, etc.

Finalement, on ne peut s'empêcher de se demander: pourquoi l'employée fait-elle un tel hommage, au passage, à la bonne patronne qui lui a tout enseigné? De puissants mécanismes d'identification existent chez de nombreuses employées.

La conquête de la ville et l'enfermement

L'extraordinaire étrangeté de la ville est vaincue de diverses manières. L'une est de suivre sans défaillance les patronnes, voire leurs enfants, dans tous les déplacements. L'employée ira au Shopping Centre avec la patronne, ainsi qu'à la plage, etc.; on apprend la ville dans un premier temps au travers des activités de ses patrons, surtout si l'on arrive très jeune.

Mais l'approche de la ville est souvent *beaucoup plus conflictuelle*, car si une patronne choisit une fille de la campagne que l'on pense en général plus honnête, plus pure, plus malléable, moins revendicatrice, ce n'est pas pour qu'elle s'urbanise ou s'encanaille avec des consœurs de la ville. Nombreuses sont les employées domestiques qui racontent l'enfermement, l'interdiction de sortir, et les méthodes qu'elles inventent pour contourner cette interdiction, qui peut entraîner des départs subits. Ils sont expliqués souvent par l'accord passé entre les parents de l'employée domestique et la patronne, accord qui implique un contrôle auquel l'employée échappe lorsqu'elle sort. Parfois cet accord stipule l'interdiction de sortir: «Si j'avais parlé de sortir, ma patronne m'aurait tuée, parce que ma mère lui avait recommandé de ne pas me laisser sortir, même pour aller à la boulangerie», explique une employée.

Une autre ajoute de manière plus générale: «Ma patronne, elle avait peur de ma mère, du reste de mon père aussi, parce que ma mère, ces personnes de la campagne, quand une de leurs filles va travailler, elles la confient comme s'il fallait qu'on prenne soin d'elle; quoi qu'il arrive la responsabilité incombe à la patronne.»

On entre du coup dans un schéma que l'on retrouve dans une moindre mesure chez les non-migrantes, où l'extérieur, le dehors, *la ville est le lieu de tous les dangers*. Pêle-mêle on peut citer pour les patronnes: la crainte que l'employée tombe enceinte, qu'elle fasse venir l'extérieur à l'intérieur de la maison (notamment qu'elle fasse venir *des hommes* ou, dans une moindre mesure, des copines dans l'appartement), la crainte que l'employée se transforme en urbaine revendicatrice, c'est-à-dire étrangère par excellence, voire en voleuse. Certes toutes les employées ne vivent pas le même degré d'enfermement, loin de là, et la liberté de mouvements est de manière générale beaucoup plus grande pour une employée travaillant chez des employeurs sans ressources que chez les riches. D'autre part certaines sont encouragées à aller à l'école, car la bonne maîtrise des tâches domestiques passe par une maîtrise de l'écriture, parce que l'école, à tort ou à raison, est un lieu de socialisation qui est bon, sans trop de dangers, limité, et où l'employée ne «se perd pas». Finalement beaucoup de patronnes semblent trouver bon que l'employée aille à l'école sans trop donner de raisons, l'école étant probablement une valeur de la société brésilienne assez largement répandue.

D'autres employées domestiques sont chargées de certaines tâches qui, une fois accomplies, les laissent libres jusqu'au retour des patrons entre 5 et 6 heures du soir.

La grossesse

Une des grandes craintes liées à l'extérieur est celle de la grossesse. Plusieurs patronnes racontent que, dans ce cas-là, elles ont congédié leur employée, car il est exclu que l'employée «parasite» son temps de travail par du nursing, voire contraigne la patronne à donner des soins.

Il est remarquable de recenser dans les entretiens, l'importance que prennent les mises en garde des patronnes par rapport aux fréquentations masculines. Les employées le relatent souvent lorsque, après coup, elles ont l'impression que la patronne avait vu juste. Mais cette opinion

(forte) donnée sur les fréquentations qu'a l'employée domestique est un point d'accrochage pouvant entraîner des ruptures.

Les grossesses ne sont pas toujours des temps d'exclusions, et les conseils peuvent tout aussi bien être d'avorter comme de déconseiller un avortement. Les patronnes ne renvoient pas forcément l'employée, même si c'est le cas de figure le plus fréquent. Certaines patronnes acceptent que l'employée garde son enfant avec elle. (Il est remarquable de constater que les employées relatent des expériences où elles cherchent un autre type de travail qui ne leur serait accordé que si elles se faisaient stériliser, par ligature des trompes. Or ces exigences ne sont jamais relatées pour la recherche d'une place dans l'emploi domestique.)

La grossesse peut être un *moment charnière de l'insertion en ville hors du lieu de travail*, car c'est souvent le moment où il s'agira de concrétiser son envie et la nécessité d'avoir sa propre maison. Plusieurs scénarios existent : l'employée cache sa grossesse le plus longtemps possible ; elle a un premier enfant ; elle continue à vivre chez sa patronne ; sa patronne l'aide.

L'employée place le compagnon ou le mari dans une situation où celui-ci se met (parfois) à chercher un logement : une chambre louée, un lieu dans sa propre famille. Le premier moment de vie hors de l'emploi n'est pas toujours définitif, c'est souvent une situation précaire, parfois si précaire même qu'il faut redemander à d'anciennes patronnes de revenir en résidente travailler, quitte à envoyer l'enfant dans sa famille d'origine ou à le confier à d'autres tiers. Car tout dépend : le compagnon travaille-t-il ? A-t-il de quoi payer le loyer d'une chambre ? La patronne supportera-t-elle les changements tout de même très importants qui auront lieu dans le mode de service offert par l'employée domestique si celle-ci se met à vivre à l'extérieur ?

C'est là que les liens établis avec la patronne, voire avec les patronnes précédentes, vont être cruciaux. Ils permettent des emprunts (en argent) ou des arrangements pour le matériel de construction, pour les meubles, les lits, les tables, etc.

La conscience est parfois très claire que les liens avec la ou les patronnes seront déterminants pour l'accès à un terrain. Ces liens permettant ou facilitant l'acquisition d'un lieu propre sont d'autant plus importants quand le mari et la famille du mari sont peu à même de fournir l'argent pour une location, voire une chambre dans une maison déjà existante, etc.

« Si j'avais un homme qui m'aide, je pourrais épargner un peu, mais comme ça je ne peux pas. Pour acheter un terrain, je demande de l'aide à l'une ou à l'autre de mes ex-patronnes, j'ai encore des contacts avec elles, je sors leur demander. A celles avec qui j'ai le plus de contact, à Dona... »

Cette constitution d'appuis dans une autre classe sociale, chez ses patrons, pour parvenir à sortir de l'emploi sans être à la rue, pour passer d'employée résidente à non résidente, ne réussit pas toujours. Loin de là. Le mariage est peut-être une solution plus simple, quoi-qu'il soit loin d'être facile d'avoir un compagnon qui ait un travail, afin d'ajouter à son salaire celui de son mari. Et les histoires où le salaire de l'employée constitue l'essentiel des gains sont légion.

Que fait-on lorsque les alliances avec les patronnes n'existent pas ou sont insuffisantes ? Ce cas est tout de même extrêmement fréquent. Et que fait-on si l'on n'a pas trouvé de compagnon chez qui l'on puisse vivre ? Souvent on reste résidente et l'on passe d'une place à l'autre en quête de la bonne patronne. Si l'on a des enfants, on les fait élever par sa mère, ses frères et soeurs ou

d'autres tiers. Les cas ne sont pas rares. On peut vivre dans un isolement considérable. On peut aussi chercher des appuis ailleurs. Les Eglises peuvent être un de ces appuis. Il est difficile d'en évaluer la portée. Elles constituent des réseaux, permettant notamment de trouver du travail. Elles peuvent parfois être des pourvoyeuses d'aide directe, ou faciliter certaines invasions de terrain.

Lors d'organisation d'invasions de terrains, on peut même trouver des appuis dans le voisinage immédiat de l'invasion, voisinage qui, pour diverses raisons, trouvera avantageux d'avoir, à la place de marais insalubres, un début d'urbanisation si sauvage soit -elle.

A première vue pourtant, pour sortir de la situation de résidente dans l'emploi domestique, pour acquérir sa propre place en ville, les réseaux secondaires – Eglise, voisinage, association d'habitants – semblent plus de «second recours» que ces alliances liées à l'emploi et au mariage. Ils sont pourtant constitutifs de cette socialisation multiple que les employées domestiques résidentes et migrantes ne semblent pas toujours à même de construire, et qui pourtant facilitent l'insertion en ville, hors de «la maison des autres».